Avant-propos

Les dix essais ici réunis ont tous été conçus séparément et certains portent encore la marque de leurs circonstances initiales : intervention dans le cadre de tel colloque thématique, contribution à un ouvrage collectif. Si pourtant nous avons songé, après coup, à rassembler ces textes qui s'échelonnent sur plus de dix années, c'est parce qu'il nous est apparu de plus en plus clairement qu'ils dessinaient avec obstination un parcours continu, significatif et susceptible d'être aujourd'hui répété, voire surtout approfondi ou prolongé.

Dans leur diversité relative en effet, ces différents essais tournent autour d'un petit nombre de questions insistantes et s'efforcent, selon plusieurs biais, d'élaborer une seule et même problématique d'ensemble : celle de l'achèvement de l'idéalisme allemand. – La singulière biographie intellectuelle de Schelling (1775-1854) lui aura permis en effet de contribuer de manière décisive, dans l'après-Kant, et en suivant d'abord, au prix de graves malentendus, une ligne fichtéenne, à l'élaboration d'une métaphysique absolue conçue comme système de l'identité. Mais c'est ce même auteur, aux débuts si retentissants qu'il semblait avoir laissé sur place ses deux compagnons

du *Stift* de Tübingen, qui allait, après la publication en 1809 des *Recherches sur l'essence de la liberté humaine et les objets qui s'y rattachent,* s'enfoncer dans un silence littéraire à peu près total, marqué par la procrastination et l'amertume devant la « haute ruine » du grand projet inexécutable des *Ages du monde.* Pourtant l'évidente rupture de 1809 – même si ses derniers contre-coups ne se font sentir que progressivement – bien loin de placer l'entreprise sous le signe de l'échec – fonctions officielles et honneurs n'auront jamais fait défaut au philosophe –, ouvre un espace critique, à l'enseigne de l'opposition encore insuffisamment élaborée : système et liberté, où s'amorce un premier dépassement décisif de la métaphysique dans sa constitution ontothéologique.

Schelling peut alors – et notamment après la mort de Hegel – faire figure d'attardé, étranger à la « philosophie à venir » qu'annonce Feuerbach, ou être grossièrement rangé dans le camp de la « réaction » politique et religieuse, il n'en inaugure pas moins une stricte dé-limitation de la métaphysique, comme philosophie première, dans son versant traditionnel (platonico-aristotélicien) de philosophie négative, à laquelle il oppose – δεύτερα φιλοσοφία – une rigoureuse méditation de la liberté et de l'existence finies, celle-ci demeurât-elle prise dans le cadre problématique du « récit » ou de l'« histoire supérieure ».

Les premiers essais de ce recueil, dont la constitution n'est pas seulement chronologique, tentent de mettre à l'épreuve, à partir de la poétologie de Hölderlin, des *Remarques sur Œdipe et sur Antigone,* ou du projet d'écrire une véritable tragédie moderne *(l'Empédocle),* l'hypothèse développée par Heidegger que l'interprétation hölderlinienne de la Grèce et de l'histoire occidentale, dans son pivotement, n'appartiendrait déjà plus à la constellation conceptuelle et problématique de l'idéalisme allemand. La théorie schellingienne de la tragédie, à la faveur de laquelle l'intuition intellectuelle trouve une première élaboration, d'emblée ambiguë ou contrastée, formait alors pour nous la nécessaire pierre de touche de cette confrontation.

Sous le titre général de fondation et extase de la raison, les études suivantes s'attachent principalement à reconstituer la logique de la fondation schellingienne de la métaphysique de la subjectivité jusqu'au point où – tel est l'achèvement proprement schellingien – la démarche de la *Grundlegung* achoppe sur l'expérience de la liberté

humaine dans laquelle, toujours au titre de l'intuition intellectuelle, le « sujet », exposé hors de soi, se perd dans une relation qui se laisse désigner rigoureusement comme *extase.* Même si Schelling – et telle est aussi sa constante fidélité au projet kantien d'une Critique où la raison, instaurée en tribunal, légifère sur elle-même pour reconnaître et fixer ses limites – souligne toujours aussitôt que le terme d'« extase » est une *vox anceps* et que la philosophie, fût-elle positive, ne se soumet à ce qui est en dehors de la raison, à ce que la raison ne saurait *poser* ou anticiper par la pensée – l'« immémorial » ou l'« imprépensable » *(Unvordenkliches)* –, qu'afin de « recouvrer immédiatement ses droits », par où la dernière philosophie (unitairement *Philosophie de la Mythologie* et *Philosophie de la Révélation*) se sépare décidément de toute spéculation « théosophique » ou « gnostique ».

Si comme le suggèrent les trois dernières études du présent recueil, l'opposition et la complémentarité schellingiennes : philosophie négative – philosophie positive, et la critique de la négative qu'elles induisent, amorcent une stricte délimitation de la métaphysique, dans sa structure ontothéologique, sa figure classiquement aristotélicienne, ou son accomplissement hégélien, cette critique s'oriente à son tour de manière privilégiée sur une nouvelle approche du temps – « le temps a été pour ainsi dire la mauvaise conscience de toute métaphysique vide » –, et de la temporalisation conçue comme futurition, c'est-à-dire décision inaugurale par laquelle s'ouvrent d'un coup les dimensions du temps : Temps de la vie, temps de l'histoire pour lequel la temporalité de l'existence humaine fournit encore le point de repère ou l'*analogatum* premier, dont l'explication commande à son tour un nouveau régime de discours : le récit et l'anticipation prophétique ou utopique.

Nous remercions les responsables de revues et les éditeurs qui ont d'abord accueilli les premières versions de ces études et qui nous ont autorisé à les reprendre ici.

Jean-François COURTINE
avril 1990

La situation de Hölderlin au seuil de l'idéalisme allemand *

On peut caractériser ici, très brièvement, l'idéalisme allemand comme la tentative en vue d'achever, en le dépassant et en le radicalisant, le projet kantien d'ouvrir à la philosophie « la voie sûre d'une science [1] ». C'est ce dont témoigne par exemple la lettre que Fichte adresse à Stephani en décembre 1793, lettre dans laquelle il déclare que Kant « possède sans doute la véritable philosophie, mais seulement dans ses résultats, non pas dans ses fondements [2] », ou encore la note de la *Grundlage der gesammten Wissenschaftslehe,* où Fichte précise que, selon lui, « Kant dans ses *Critiques* n'a pas voulu exposer la science elle-même, mais présenter seulement une propédeutique à celle-ci [3] ».

Il faut d'ailleurs remarquer que Fichte ici ne fait que répondre à sa façon à la détermination proposée par Kant lui-même au seuil

* Une première version de cet essai est d'abord parue dans *Les études philosophiques,* n° 3, 1976.

1. *KrV,* B, VII.
2. J.G. Fichte, *Briefwechsel,* éd. H. Schulz, Leipzig, 1925, t. I, p. 319.
3. *Gesamtausgabe (GA.),* I, 2, p. 335.